

ANTIRESSE

N° 422 | 31.12.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Les cailloux sur notre chemin

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

La déscolarisation et ses suites

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

La paix selon Sachs

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Et l'œuvre de Klemperer aujourd'hui?

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT

La Serbie au point de bascule?

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les cailloux sur notre chemin

2024 PROMET DE NOUS FAIRE OUBLIER 2023, MIEUX ENCORE QUE 2023 N'A ÉCLIPSÉ 2022. C'EST POURQUOI IL CONVIENT DE NOUS ARRÊTER ET DE DÉDIER UNE PENSÉE À CES PERSONNALITÉS QUI ONT JALONNÉ NOTRE ROUTE ET NOUS ONT QUITTÉS CETTE ANNÉE. HISTOIRE DE CONJURER LA MORT ET D'ÔTER NOTRE CHAPEAU DEVANT QUELQUES MAÎTRES ET QUELQUES BELLES PERSONNES...

«Mi ritrovai per una selva
oscura...» (Dante)

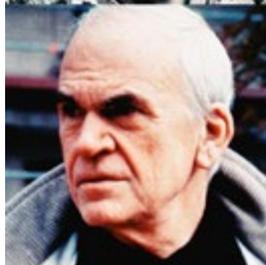
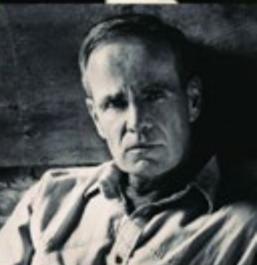
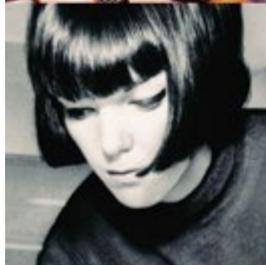
Nous nous construisons à l'âge adulte comme on parachève un édifice: en ôtant les échafaudages, un par un. Comme chacun, je découvre moi aussi la forêt sombre où Dante s'était retrouvé à la «moitié de son chemin» et l'épreuve initiatique qu'elle nous inflige: la privation, coup après coup, de ceux qui vous ont protégé, éduqué, inspiré ou aimé. C'est comme si les cailloux du petit Poucet, après les miettes de pain mangées par les oiseaux, commençaient eux aussi à se raréfier, vous inspirant une angoisse discrète: et si je m'égarais? On dira ce qu'on veut: la seule lampe que nous ayons pour éclairer la route devant nous est la lumière du trajet déjà parcouru.

Il y a bien entendu plusieurs cercles dans cette perte, des absences qui nous heurtent plus que d'autres. Il y a les proches qui s'en vont, les amis, les présences éternelles... Parfois même ce sont les vieux copains qui manquent le plus cruellement, comme l'avait chanté Brassens: «Oui mais jamais

au grand jamais/Son trou dans l'eau ne se refermait». Tout cela est ordinaire et somme toute personnel. Mais il y a encore un autre cercle, à la lisière de l'intime et du social, qui s'effrite lui aussi à mesure que nous avançons en âge: celui des relations, des inspirations, des maîtres à penser et à sentir. Souvent, ce sont des figures publiques qui ne se doutent même pas à quel point elles ont pu compter dans nos vies.

Au moment de basculer dans l'an 2024, j'ai éprouvé l'envie de marquer un arrêt et de me souvenir de tous ceux dont le départ a dépareillé mon propre chemin d'un caillou ou deux. J'ai rassemblé ici quelques-uns de ces noms, plus ou moins connus, histoire de saluer leur passage et de tromper la mort. Car, c'est bien connu, vous restez vivant aussi longtemps que les vivants pensent à vous.

10 janvier: Jeff Beck. Un simple et pur génie, qui avait su transformer la guitare électrique — et tout l'univers musical qui va avec — en quelque chose d'autre, un univers totalement... beckien. Pas de



showbiz, pas de fric ni de frasques, rien qu'un ascète musical comme il y en a peu. Même les sourds s'en apercevront si vous leur passez ce concert intégral de 2007.

16 janvier: Gina Lollobrigida. Elle était le style et la silhouette d'une époque. Chaque séquence qu'on revoit d'elle fait éclater des souvenirs réels ou imaginaires comme un ancien flacon de parfum soudain redécouvert. De plus, cette belle âme et cette très belle femme s'était battue jusqu'au dernier souffle pour la souveraineté et la liberté de son pays, l'Italie.

24 janvier: Thierry Barbier-Mueller. Ce fervent soutien de l'Antipresse était devenu un ami personnel, davantage peut-être: une âme proche. TBM était la fidélité, le tact et la noblesse incarnées. Je lui ai consacré un In memoriam dans l'Antipresse 374, mais le vide n'a pas été comblé pour autant. Il ne s'est pas passé un jour cette année sans que je repense à lui. *Veræ amicitia sempiternæ sunt*, comme disait Cicéron.

13 avril: Mary Quant. Avec sa minijupe, elle redessina la femme. Et la femme habillée par Mary Quant redessina les rapports des sexes. Mary Quant avait prouvé que l'habit fait le moine (en l'occurrence, la moniale). Avec elle s'en vont les *Swinging Sixties* et les dernières lueurs du rayonnement culturel britannique.

25 avril: Harry Belafonte ne nous avait pas simplement charmés, il nous avait envoûtés. Du velours de sa voix montait le sortilège d'un rêve caraïbe. De son sourire, l'assurance que rien de grave ne peut jamais arriver. Belafonte n'était pas qu'un amuseur, mais également une conscience et un esprit. Sa boutade sur le premier secrétaire d'Etat noir, Colin Powell, restera dans les anthologies de la vérité qui tue.

«À l'époque de l'esclavage, il y avait les esclaves qui vivaient sur la plantation et ceux qui vivaient dans la maison. Vous aviez le privilège de vivre dans la maison si vous serviez le maître exactement selon son goût. Colin Powell est résolu à entrer dans la maison du maître.»

5 mai: Philippe Sollers. Je croisais parfois le cardinal de la littérature française dans les couloirs étroits du palais Gallimard. Son passage tenait toujours de la procession, même quand il n'était pas accompagné. Il avait ses manières et ses tics, parfois plus de creux que de chair, comme un plat de nouvelle cuisine. Mais il avait aussi cette correspondance poignante avec Dominique Rolin, cette relation puissante, folle et entière où il fut plus *vrai* que la plupart des hommes rustiques ne le seront jamais. **24 mai: Tina Turner.** Dès leur arrivée en Suisse, mes parents avaient acheté quelques 33-tours.

L'un d'eux était *Too Hot to Hold*, d'Ike et Tina Turner. Ce disque était effectivement «trop chaud à tenir», il était hanté, il matérialisait des entités: la sensualité de la panthère, son sens de la syncope, l'odeur des amplis surchauffés — et mille autres tranches qu'une âme d'enfant ne pouvait que deviner. La voix rauque de Tina Turner m'a accompagné toute ma vie, même lorsqu'elle a basculé dans la pop planplan de grande consommation.

10 juin: Ted Kaczynski, dit Unabomber. J'avais eu l'inconscience, avec Patrick Barriot, d'éditer ses œuvres complètes — ou du moins celles qu'il souhaitait léguer à la postérité. Ç'avaient été des mois de patiente correspondance, un invraisemblable labeur éditorial. Il m'avait récompensé en m'excommuniant. N'importe, Kaczynski était un moment de la conscience moderne. Son terrorisme sanglant était — c'est terrible à dire — proportionné à l'urgence de ses constats sur le mal de la société industrielle. J'avais décidé de lui rendre visite, malgré tout, dans son baignoire du Colorado où il purgeait un nombre extravagant de siècles de réclusion. Ni la longueur de la peine ni la longévité du condamné n'ont pu venir à bout de ma procrastination, qui me poursuivra à vie.

13 juin: Cormac McCarthy. Fallait-il qu'il meure pour qu'on se rende compte, à l'envergure du trou

qu'il a laissé, de l'immensité de ce romancier métaphysicien? — Et, par extension, de la vitalité, *malgré tout*, de la littérature américaine face à l'anémie du Vieux continent? Dans l'Antipresse 412, Juan Asensio a consacré un hommage somptueux et opportunément profond à ce dernier sondeur des âmes.

11 juillet: Milan Kundera. On l'avait rangé un peu vite dans les dissidents du communisme. La *Plaisanterie* qu'épinglait le grand écrivain tchèque n'avait ni drapeau ni frontière, de même que l'*Insoutenable légèreté de l'être* qualifiait la condition humaine elle-même. Chroniqueur de «l'Europe des vaincus», Kundera était douloureusement lucide. Je suis honoré de l'avoir côtoyé chez le même éditeur. **20 juillet: Arnaud Bédât** s'est carapaté au creux de l'été, en douce, comme on fait passer un projet de loi impopulaire. Il était l'un des derniers journalistes d'enquête et de récit dignes de ce nom en Suisse romande. Son talent, son opiniâtreté et sa bonne humeur drolatique faisaient passer même cette étrange papolâtrie qu'il vouait au jésuite François, dont il était le biographe. Ses déboires avec les rédactions et la censure dont il fut frappé illustrent la lâche médiocrité du milieu journalistique romand. Repose — enfin — en paix, le Jurassien!

23 août: Evgueni Prigojine. La *Prigoginade* aura été le feuille-

ton médiéval de l'été. L'espace de quelques semaines, le monde aura été subjugué par la personnalité de ce malandrin-oligarque surgi des bas-fonds de la société et du temps qui se moquait de la mort comme de son dernier rhume. Il était téméraire, roublard, orgueilleux, susceptible, fou, bref un homme dans la pleine densité du terme. De son vivant encore, notais-je «la geste qu'il tissait me faisait penser aux Mémoires de Benvenuto Cellini, qui nous ont transmis la Renaissance dans ce qu'elle avait de plus impudique, de plus déchaîné — et aussi de plus inaccessible au jugement moral étriqué de nos contemporains». («Evgueni Prigojine, du scandale à la légende», AP405.)

17 octobre: Carla Bley avait réussi à rendre le free jazz écoutable. Elle restera dans les mémoires pour son invraisemblable crinière... mais aussi pour ça.

25 octobre: Jean-Paul Bourre. Guerrier du rêve: quel beau titre pour un livre — et quelle carte de visite! Cet occultiste rocker était érudit, téméraire, direct et «orgueilleux comme un grand d'Espagne» (selon les *Clochards célestes*). On se suivait de loin, il m'inquiétait

un peu avec ses penchants lucifériens et une énergie vitale que je lui enviais. Joni Mitchell l'aurait dit mieux que moi: «Je crains le diable/ Mais je suis attirée par ceux qui ne le craignent pas.» (*A Case of You*) Et un coup de fusil dans la montagne pour l'âme du meneur de loups!

29 novembre: Henry Kissinger. Criminel de guerre? Oui. Grand diplomate? Aussi. Pourquoi ne pourrait-on pas cumuler les deux? Celui que Matthew Ehret a appelé «la sage-femme de la Nouvelle Babylone» aura probablement marqué son temps d'une empreinte plus profonde encore que celle que les médias lui prêtent. Il avait une forme d'esprit rare: cette redoutable *objectivité* qu'on confond parfois avec le cynisme, ce dédain pour l'idéologie — et aussi cette compréhension limpide de l'adversaire qu'on a pu prendre pour de l'empathie. Son omniprésence politique avait quelque chose de presque surnaturel. C'était le grand chancelier d'une fin d'empire.

29 novembre: Michèle Rivasi. Elle est partie le même jour que Kissinger, mais en laissant le message le plus radicalement opposé qui soit. Femme intrépide,

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

engagée, notamment au temps de la dystopie sanitaire, Michèle Rivasi est morte brusquement alors qu'elle s'apprêtait à dévoiler un rapport sur la corruption Pfizer/von der Leyen. La coïncidence frappe, nécessairement. Elle rappelle aussi que dans cette guerre secrète contre la mise en batterie de l'humanité, des femmes occupent souvent la première ligne du front. *Photo Ingrid Hoffmann.*

3 décembre: Léonard Gianadda.

Cette seule petite ville de Martigny, dans le coude du Rhône, comment a-t-elle pu survivre à la cohabitation de trois personnalités aussi hors cadre que Pascal (Couchepin), Christian (Constantin) et Léonard (Gianadda)? Léonard se savait condamné, mais Constantin avait quand même réussi à l'écraser avec sa Lamborghini quelques semaines avant sa mort: l'acte manqué par excellence! Gianadda était né sous une bonne étoile, certes, mais il a su en faire un firmament. Il lègue cette institution, dédiée à la mémoire de son frère, qui rappellera l'immense énergie investie par cet entrepreneur dans l'amour de l'art. J'imagine mal comment on pourra désormais assister aux

chaleureux concerts de la Fondation sans le mot d'introduction du maître de céans. Ce temple de culture bâti comme un diamant brut, c'était tout lui.

28 décembre: Dick Marty. Il est difficile d'être une plante sauvage dans un pays qui s'emploie à tondre chaque herbe qui dépasse. Or il était plus qu'une plante, un grand chêne helvétique, le dernier après Franz Weber. Courageux au temps des pleutres, incorruptible à l'ère des soldés, le sénateur Marty était un gardien de l'âme suisse, comme je l'avais rappelé en 2018.

CODA

Qu'y a-t-il de commun entre ces dix-huit figures venues de mondes si différents? Pourquoi les ai-je retenues au milieu tant d'autres en cette année où la Faucheuse a travaillé sans répit, multipliant les surprises et les coups de théâtre? Peut-être, à la réflexion, la pointe d'envie qu'elles m'inspiraient. De Beck à Marty, chacun et chacune avait été jusqu'au bout de soi, accompli son destin sans reste, fait de sa vie un emblème. Leur exemple est un antidote à la médiocrité.



ENFUMAGES par Eric Werner

La déscolarisation et ses suites

LE NIVEAU SCOLAIRE S'EFFONDRE DANS NOS PAYS: IL DEVIENT TRÈS DIFFICILE DE LE LIGNIER. UN JOUR, L'ONDE DE CHOC DE CET EFFONDREMENT BALAIERA L'OCCIDENT. D'ICI LÀ, NOS BONNES AUTORITÉS FONT TOUT LEUR POSSIBLE POUR DÉTOURNER NOTRE ATTENTION DU PHÉNOMÈNE ET DAVANTAGE ENCORE DE SES CAUSES.

La dernière enquête PISA a révélé l'ampleur de l'effondrement du niveau scolaire dans l'ensemble de nos pays. Ce n'est que dans quelques années qu'on en réalisera exactement les conséquences, en termes à la fois politiques et économiques. En attendant, nous savons que l'école n'est plus aujourd'hui capable de transmettre même le minimum. Oublions ici les classiques et la culture en général. Il y a longtemps en fait qu'on ne parle plus de ces choses. Le problème est que bien des élèves sortent de l'école sans savoir ni lire ni écrire, ou à peine seulement. Comprenons bien ce que cela signifie. Admettons que la scolarité obli-

gatoire dure une dizaine d'années. Même après dix ans de scolarité, une partie importante de la population scolaire a de la peine à comprendre un texte. Voilà la réalité.

Les gens avalent cette information comme les autres et ensuite passent à autre chose. Personne ne se demande non plus comment on en est arrivé là. Et pour cause, car on touche là à des sujets tabous: l'immigration, par exemple. La dérive en ce domaine est aujourd'hui telle que les élèves allophones se retrouvent majoritaires en certaines classes à certains endroits. Or cela ne saurait rester sans conséquences. On ne peut pas par exemple enseigner le

français de la même manière dans une classe où 40, 50, 60 % et parfois même davantage encore d'élèves sont non francophones que dans une classe traditionnelle avec 100 % d'élèves dont le français est la langue maternelle. L'enseignement du français se transforme ici en enseignement du français langue étrangère. En ce sens, l'effondrement actuel du niveau scolaire est directement corrélé au phénomène migratoire. Et l'on ne parle même pas des retombées liées à la transformation de l'école en microcosme multiculturel. L'école est à l'image de la société qui l'entoure, elle est de plus en plus conflictuelle. Ce qui n'est pas très bon non plus pour la transmission du savoir.

LES LIGNES ROUGES

Mais si vous dites ces choses, la machine à faire respecter la loi et l'ordre se met immédiatement en route, avec à la clé les mêmes incriminations que celles auxquelles on est maintenant habitué quand, par exemple, on met en rapport les chiffres de la criminalité avec ceux des flux migratoires. Il est d'une importance absolue pour les autorités d'empêcher que les citoyens n'en viennent à se mettre de telles idées en tête: d'une part pour le principe, parce que cela ne se fait pas de penser autrement que ne le font les autorités. Les autorités ont toujours raison et ne se trompent jamais. Et d'autre part, dans le cas concret, parce qu'elles pourraient, ces idées-là, en inciter certains à se montrer moins

passifs qu'ils ne le sont actuellement en la matière, à l'exemple de ce qu'on a vu récemment en Irlande où la contestation anti-immigration s'est transformée en contestation anti-pouvoir, avec des slogans dirigés contre les autorités elles-mêmes, rendues responsables de la dégradation de la situation dans ce domaine (un pur mensonge, bien sûr).

Et donc les autorités prennent leurs précautions, fixant des lignes rouges à ne pas dépasser. Les gens doivent savoir en particulier qu'ils s'exposent à des risques sérieux quand ils prétendent, comme ils ne sont que trop enclins aujourd'hui à le faire, que les difficultés que traverse aujourd'hui la société (réelles mais passagères, soyons-en assurés: à toutes les époques il s'en est présenté de semblables) seraient en lien avec les flux migratoires. Ce lien relève du pur fantasme. Certains disent aussi que si les autorités favorisent comme elles le font lesdits flux, c'est qu'elles veulent diviser pour régner. C'est encore plus irresponsable. Heureusement qu'avec le Digital Services Act (DSA), récemment entré en service, l'Union européenne s'est dotée d'un instrument de contrôle efficace lui permettant d'empêcher leur diffusion à une trop grande échelle.

Revenons-en maintenant aux enquêtes PISA et à l'effondrement du niveau scolaire en Occident. On pourrait être tenté ici de brosser un portrait type du nouveau citoyen européen, celui tout frais émoulu de ses dix ans de scolarité obligatoire où

il s'est initié aux joies du vivre-ensemble tout en essayant de déchiffrer des textes. En allant vite, je mentionnerais le suivisme, le cynisme, la soumission inconditionnelle aux ordres des autorités, un goût immodéré pour la violence, souvent même pour la violence extrême (bien documentée au niveau criminologique), bien sûr aussi l'illettrisme — mais il vient d'en être question —, le grégairisme, oserais-je ajouter une absence totale de sens moral (mais elle ne leur est pas propre: elle est aujourd'hui diffuse dans l'ensemble de la société), etc. Bien sûr, je schématise, ce n'est évidemment qu'un premier coup de crayon. On ne peut pas non plus généraliser. Il y a toujours des exceptions à la règle. Mais les exceptions n'effacent pas la règle. On vient d'évoquer le rôle de l'immigration dans l'effondrement du niveau scolaire en Occident. Mais ce n'est certainement pas le seul facteur. Il y en a d'autres non moins importants, comme la remise en cause du modèle familial traditionnel et des barrières de séparation qui lui sont associées: entre le bien et le mal, le vrai et le faux, la différence de sexe ou encore de génération, etc. Là non plus, cela ne saurait rester sans conséquences, en particulier sur l'école et les apprentissages. Car, comme le montre très bien Ariane Bilheran dans son ouvrage *Psychopathologie du totalitarisme*, la construction de soi se trouve ainsi compromise. Elle l'est à tous les plans: sur le plan mental et psychologique, mais aussi intellectuel. Elle ne

se fait pas, ou si elle se fait, elle reste fragile. Une régression psychique est donc toujours possible. Il ne faut pas s'étonner ensuite si les apprentissages se heurtent à des difficultés. Ni des éventuels retards en ce domaine (de plusieurs années souvent). C'est le contraire qui surprendrait.

L'ABOLITION DE LA LOI DU PÈRE

Pour beaucoup, les interdits traditionnels qu'on résume volontiers en parlant de «loi du père» sont nuls et non avenus. On peut donc très bien s'en passer, et l'on a même bien raison de le faire. Il y a en fait deux questions en une. On peut d'abord considérer la loi du père pour elle-même. On prend évidemment l'expression au sens large. La loi du père englobe l'ensemble des barrières de séparation susmentionnées et des interdits qui leur sont associés, plus un certain nombre d'autres comme ceux résumés dans les dix commandements bibliques ou les lois non écrites des Grecs. On peut très bien dire qu'ils sont arbitraires, autrement dit non fondés en raison. On ne manque pas d'arguments pour le faire. Les médias officiels s'en font l'écho en permanence, des chaires universitaires ont même été créées à cet effet, etc. Non, la polarité sexuelle n'existe pas, la vérité bien évidemment non plus: rien n'est vrai ni faux. Ni non plus bien ou mal. Qu'est-ce qui est bien, qu'est-ce qui est mal, tout cela aussi est construit, et donc aussi on peut très bien le déconstruire, etc.

C'est la première question, je la

laisse de côté pour m'intéresser en revanche à la seconde: celle de la loi du père, non pas prise en elle-même, mais dans sa fonctionnalité. Que se passe-t-il en cas de disparition de la loi du père? Qu'advient-il à l'être humain quand ladite loi n'est plus là pour l'aider à se construire? Les enquêtes PISA n'épuisent évidemment pas le débat, mais on voit mal également comment on pourrait les considérer comme tout à fait hors sujet. On peut penser ce qu'on veut de la loi du père. Mais s'il est quelque chose qu'il est difficile de nier, c'est l'impact de son déclin sur l'état de santé mental et souvent même physique des jeunes générations: les premières à s'être trouvées confrontées à une telle situation. Elle est, il est vrai, tout récente. On dira qu'il est trop tôt encore pour proposer un bilan d'ensemble. Mais les enquêtes PISA ont valeur symptomatique. Elles alertent sur un avenir qui ne s'est certes pas encore complètement concrétisé, on est bien d'accord, mais qui n'en est pas moins déjà très proche. De toutes les manières, il entre dans la nature même des vérités désagréables d'être niées, ignorées, à la limite même, comme on le sait, criminalisées. Très peu de personnes, en tout cas, acceptent de les regarder complètement en face.

Ajoutons que reconnaître l'importance de la loi du père dans la construction de soi n'est en rien incompatible, au contraire même, avec le fait d'admettre que l'éducation au doute et à la critique fait également partie des tâches de

l'école: sauf justement que, comme toutes les autres, elle a été très largement délaissée ces dernières années. On ne peut pas dire en effet que la tendance actuelle à la politisation de l'école et à son instrumentalisation par le pouvoir à des fins de propagande et de manipulation contribue beaucoup à l'éducation au doute et à la critique. L'incitation à la soumission est, au contraire, patente. Et l'on ne peut que difficilement donner tort à ceux qui disent que l'école actuelle décourage l'esprit critique plutôt qu'elle ne l'encourage. En fait, tout pousse dans la même direction. Ce n'est évidemment pas en supprimant toutes les barrières de séparation qu'on rend possible l'éducation au doute et à l'esprit critique. Seuls, au contraire, des sujets les ayant pleinement intériorisées, ces barrières-là, qui plus est relativement tôt dans la vie, lui sont en fait accessibles. Autrement non. Cela ne sert même à rien de la leur proposer.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Joachim Le Floch-Imad, «L'immigration, ce tabou dans l'effondrement du niveau scolaire en France», *Le Figaro*, 8 décembre 2023.
- Ariane Bilheran, *Psychopathologie du totalitarisme*, Guy Trédaniel, 2023.
- Alexis Haupt, *Discours de la servitude intellectuelle: De la soumission intellectuelle au déni de la tyrannie*, L'Alchimiste, 2023.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

La paix selon Sachs

L Y A QUELQUES SEMAINES ENCORE, L'OCCIDENT OFFICIEL NE VOULAIT PAS ENTENDRE PARLER DE PAIX EN UKRAINE. AUJOURD'HUI, ON RÉFLÉCHIT AUX ISSUES DE SECOURS. LE POINT DE VUE DU PROFESSEUR JEFFREY SACHS OFFRE PEUT-ÊTRE UNE PISTE ACCEPTABLE POUR TOUTES LES PARTIES.

L'un des *talk-shows* très prisés du Premier Canal de la Télévision russe a pour nom «Le Grand Jeu». Sans surprise, il y est question de relations internationales et des multiples conflits qui agitent aujourd'hui notre planète. L'animateur de l'émission, Viatcheslav Ikonov, s'enorgueillit d'être le petit-fils de Molotov, ministre des Affaires étrangères de Staline qui restera dans les annales comme l'un des grands meneurs de Jeu du XXe siècle. Face aux caméras, le descendant de Molotov a une apparence assez modeste, qui



ne laisse pas deviner une trajectoire pourtant digne d'un Talleyrand. Historien de formation, il a été un grand gardien de la doxa communiste et un apparatchik bien placé, y compris dans la hiérarchie du KGB, jusqu'aux dernières heures de l'URSS. Nikonov a su virer de bord et basculer dans le camp des réformes du côté de Gorbatchev, pour reprendre ensuite sous Eltsine la tête d'un parti conservateur. Député à la Douma, il est devenu un fidèle soutien de la politique de Poutine,

sans pour autant cesser de cultiver la mémoire de son grand-père.

Pour ajouter une touche de professionnalisme à son émission et lui faire mériter son titre de Grand Jeu, Nikonov s'est adjoint un copilote en la personne de Dimitri Simes, qui intervient dans le débat depuis Washington. Ce dissident russe d'origine juive, exilé d'URSS vers les États-Unis dans les années

70, est une figure imposante qui contraste avec celle de Nikonov. Citoyen américain, Simes (prononcer *Saïms*) a fait carrière dans les milieux académiques d'outre

Atlantique et s'est gagné une réputation de politologue averti, au point de convaincre Richard Nixon d'en faire son conseiller et lui confier dans les années 90 la direction du *Center for the National Interest*, aussi connu comme *The Nixon Center*. Dans les médias publics russes, Simes a représenté pendant de longues années la voix de l'Amérique, reconnaissable à son accent russe d'Outre-Atlantique. Il est pour beaucoup la preuve que l'on peut être un citoyen américain respectable sans se couper de ses racines russes et

promouvoir un discours apaisé entre Moscou et Washington.

Pour le Grand Jeu du 21 décembre, en direct de Washington, Simes a fait un coup d'éclat en invitant le professeur américain Jeffrey Sachs à exposer au public russe ses vues sur l'issue possible de la guerre en Ukraine. Simes présente Sachs comme un économiste et un politologue réputé, dont l'autorité n'est pas seulement reconnue dans les milieux académiques, mais qui pèse également d'un poids certain sur le plan politique. Après s'être fait l'écho du pessimisme en cours à Washington sur les chances d'une victoire ukrainienne, Simes pose la question: quelle voie comptent prendre les États-Unis dans ce nouveau contexte? Pour pouvoir répondre, Sachs estime nécessaire de remonter dans le temps jusqu'aux origines du conflit. Pour lui, tout a commencé il y a trente ans avec la volonté de l'OTAN de s'élargir jusqu'au frontières de la Russie. La stratégie exposée par Brzezinski dans son *Grand Échiquier* consistait à encercler la Russie en faisant entrer l'Ukraine et la Géorgie dans l'OTAN. La Russie était condamnée à perdre son statut de grande puissance et les États-Unis pouvaient désormais régner sans partage sur un monde unipolaire. Ainsi s'explique la suite des événements: la conférence de Bucarest en 2008 sur l'élargissement de l'OTAN, le coup d'Etat contre Yanoukovitch en 2014, le refus d'appliquer les accords de Minsk et le rejet des demandes de garantie de sécurité présentées par la Russie à fin 2021. L'équipe Blinken-Nuland-Austin-Sullivan n'a fait ensuite

qu'enchaîner erreur sur erreur, en pensant mettre la Russie à genoux par une politique de sanctions et en livrant des HIMARS à l'Ukraine. C'est la même équipe d'incapables (le mot est de Jeffrey Sachs), qui est à l'origine des erreurs commises dans le chapelet des guerres perdues d'Afghanistan, d'Irak, de Syrie et de Libye. L'escalade continue sous la pression des faucons assistés du lobby militaro-industriel américain, et à aucun moment, l'équipe qui entoure Biden ne fait des propositions concrètes de négociations. Elle ne compte aucun véritable diplomate, assure Jeffrey Sachs, et lorsque la perspective de pourparlers entre Kiev et Moscou se présente au printemps 2022, elle se contente de les saboter. Sachs n'est d'ailleurs pas seul à penser que sans des négociations directes entre Moscou et Washington, il n'y a pas de solution en vue à la guerre par proxy en Ukraine.

A la différence du Prof. Mearsheimer dont il partage les vues sur le triste état de la politique étrangère étasunienne, Jeffrey Sachs ne se contente pas d'assumer un rôle d'universitaire critique et de savant analyste. C'est un activiste et un homme de terrain qui prend la parole et parcourt le monde pour proposer des solutions. On l'a entendu à Vienne prendre fait et cause pour une Ukraine neutre (à écouter en version doublée en français). En novembre dernier, le plaidoyer qu'il a prononcé devant le Conseil de sécurité de l'ONU en faveur de solutions négociées détaille le carnet de route qui pourrait un jour nous ramener à la paix.

LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Et l'œuvre de Klemperer aujourd'hui?

AL'ÉPOQUE DE LA PUBLICITÉ OMNIPRÉSENTE, LA RÉFLEXION DE KLEMPERER DEMEURE D'UNE ACTUALITÉ AIGÜE. MIEUX QUE TOUT LE MONDE, IL AVAIT COMPRIS LE POUVOIR D'ENVOÛTEMENT ET DE DÉPOSSESSION DE SOI QUE VÉHICULAIENT LES MOTS DE LA LANGUE.

«Langue du vainqueur... On ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle.» (*LTI, La langue du IIIe Reich*).

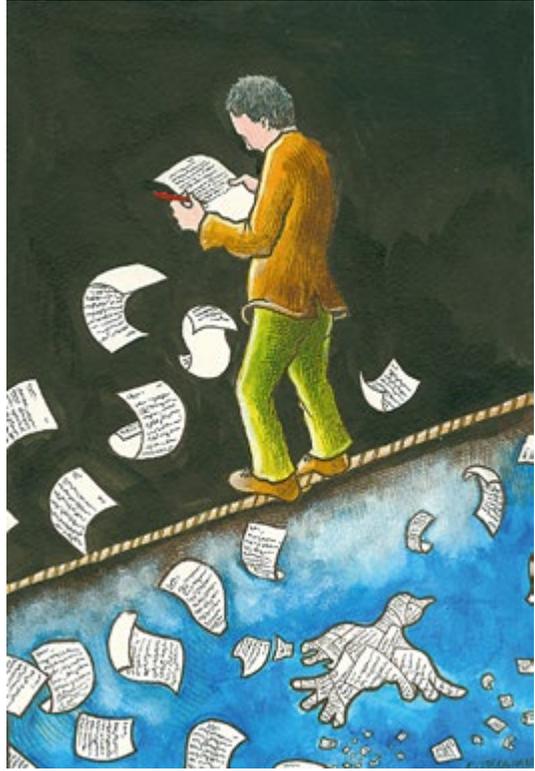
Lingua Tertii Imperii fut publié en 1947, dans la zone d'occupation soviétique. «La LTI est misérable. Sa pauvreté est une pauvreté de principe; c'est comme si elle avait fait vœu de pauvre» (*LTI*). Cette pauvreté est le gage de son omnipotence, «parce que, dans une restriction librement choisie, elle n'exprim[e] complètement qu'une seule face de l'être humain», et ne répond plus à ses autres besoins: la rationalité, le sentiment, la communication, la conversation, le monologue, la prière, la requête, l'ordre, l'invocation.

LTI EST LE MODÈLE DE LA LANGUE TOTALITAIRE

Il s'agit d'abord d'une langue publicitaire, qui conquiert les domaines de la vie privée, intime et publique, de la politique, de la jurisprudence, de l'économie, des loisirs, de l'art, de la culture, de la science, de l'école, du sport, de la famille. La langue de la sophistique paranoïaque s'insinue dans nos esprits à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposent à nous, car elles sont adoptées à des millions d'exemplaires, par mimétisme, de façon mécanique et inconsciente. La

répétition est nécessaire à l'empoisonnement progressif. Klemperer prend l'exemple suivant: si quelqu'un, au lieu d'«héroïque et vertueux», dit pendant assez longtemps «fanatique», il finira par croire qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut être un héros. Or, le fanatique est souvent le contraire d'un héros: «le héros est un être qui accomplit des actes qui élèvent l'humanité. Une guerre de conquête, a fortiori si elle s'accompagne d'autant d'atrocités que celle de Hitler, n'a rien à voir avec l'héroïsme.» Le pouvoir totalitaire confisque des pans entiers de la langue, pour désigner les réalités qui l'arrangent: le nazisme s'appropriait l'héroïsme pour la «race germanique». L'incrustation des néologismes, des slogans et des expressions souvent paradoxales prend possession de manière permanente de la langue, qui devient elle-même langue de la «folie raisonnante» (c'est ainsi que les psychiatres Sérieux et Capgras désignaient la paranoïa). «Lorsque, aux yeux des Juifs orthodoxes, un ustensile de cuisine est devenu cultuellement impur, ils le nettoient en l'enfouissant dans la terre. On devrait mettre beaucoup de mots en usage chez les nazis, pour longtemps, et certains pour toujours, dans la fosse commune», note Klemperer. Voilà qui est impossible. Avec LTI, la

population est désignée criminelle en puissance. Prenons le terme «terrorisme» aujourd'hui. Le «terrorisme» n'est plus une méthode (contestable d'un point de vue moral et dans son efficacité) pour soutenir et revendiquer une cause (comme l'étaient, par exemple, les actions terroristes de certains indépendantistes basques ou corses à une époque pas si lointaine), et encore moins le qualificatif d'une action, mais est devenu une étiquette pour des individus qui commettraient des attentats, puis ceux qui auraient l'intention de les commettre, et enfin, ceux qui seraient des opposants politiques, quand bien même ces derniers réclameraient le retour à une politique tempérée et équilibrée, garante de l'ordre public. Il est très surprenant que les territoires en viennent à subir des attentats réguliers, de nature «gratuite», sans revendication. L'intention est manifestement de créer de la terreur permanente. Elle se suffit à elle-même s'il s'agit d'asseoir le pouvoir totalitaire. La langue totalitaire est performative: il s'agit de fondre en un seul métal l'acte, l'intention de l'acte, puis l'intention prêtée par autrui (si le pouvoir vous estime dangereux, alors c'est que vous l'êtes, les faits n'importent plus). Le terroriste est le faiseur actuel et potentiel d'attentats, il existe une «graine de terrorisme», plutôt liée à telle religion, telle couleur de peau, telle langue, tel prénom, et bientôt, telle race. Mais tout aussi bien, s'il s'agit d'éradi-



quer le terrorisme de la planète (idéal tyrannique), autant supprimer l'humanité, car comme le donnent à voir les romans de Yasmina Khadra, qui connaît son sujet: chacun est susceptible de devenir un acteur de ces attentats, pour peu qu'il ait subi une immersion dans l'endoctrinement et le prosélytisme. À focaliser sur «de terroriste», on en oublie les parcours humains, les filières d'endoctrinement, la recherche des financements, etc. Les discours des fanatismes religieux présentent davantage de similitudes entre eux (supériorité sur les autres, prosélytisme, permis de tuer, de violer, etc.) qu'avec la religion dont ils se réclament. J. Chapoutot

écrit dans sa préface à LTI: «de mélange entre l'organique (proclamé) et le mécanique (effectif), l'euphémisation (quand il s'agit d'évoquer les crimes ou les difficultés rencontrées par le régime), l'hyperbole (quand il est question de ses réalisations), la saturation (par les mots fétiches de "communauté", "race", "sang", "peuple")... tous procédés qui visent à tordre la langue pour installer, sans opposition ni concurrence possible, une "vision du monde" par ses mots et sa grammaire. La patrie des "poètes et des penseurs" (*Dichter und Denker*), si riche de sa littérature et de sa langue, doit devenir celle des "juges et des bourreaux" (*Richter und Henker*): il ne doit plus être possible de voir, penser et désirer le monde autrement que dans les mots des maîtres de l'heure, qui doit être l'heure finale, celle de la stase historique, des mille ans du Reich, de l'éternité faite d'histoire, en somme.»

LTI est aussi une langue «inclusive»... Par effet d'assimilation, les amis des amis sont absorbés sous un même vocable confus. Pour peu que vous ayez un rapport de près ou de loin avec une situation, vous devenez le problème à éliminer. C'est ainsi que même les animaux sont assimilés: Klemperer n'a plus le droit de verser à la société protectrice des animaux une cotisation pour les chats, car pour les nazis il n'y a plus de place pour les créatures «perdues pour l'espèce» qui vivent chez des Juifs.

LES CONFUSIONS SÉMANTIQUES: LE MÊME ET LE DIFFÉRENT

Pour créer davantage de confusions sémantiques, il y a au moins deux

techniques. La première est d'amalgame plusieurs choses différentes. Les exemples ne manquent pas: nous parlons aussi de la façon dont la sémantique crée le terreau des divisions, puis des guerres. Nous pouvons relever le très actuel et archaïque amalgame entre la race, la religion, le pays, l'identification individuelle à un territoire symbolique et une politique donnée. Klemperer (fils de rabbin) désavoue Herzl en ce sens: «la véritable mission que ce Dieu a assignée à son peuple est justement de n'être pas un peuple, de n'être attaché à aucune barrière spatiale, à aucune barrière physique, de servir, sans racine, la seule idée». Si Klemperer note des dissemblances entre Hitler et Herzl (Herzl avant tout ne vise jamais l'oppression et encore moins la destruction de peuples étrangers, et ne défend nulle part cette idée de «l'élection»), il identifie une sérieuse concordance des idées, des styles, des spéculations. L'antisémitisme du IIIe Reich se fonde en particulier sur l'amalgame entre la confession juive et la race. «Dans les temps anciens, sans exception, l'hostilité envers les Juifs visait uniquement celui qui était en dehors de la foi et de la société chrétiennes; l'adoption de la confession et des mœurs locales avait un effet compensateur et (au moins pour la génération suivante) oblitérant.» La spécificité du nazisme par rapport aux autres fascismes, et son poison propre, est l'idée de races, à partir de *L'Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau de 1853 à 1855: la race aryenne serait supérieure. Il y aurait la race des seigneurs et la race des parasites.

La deuxième technique est de différencier une seule et même chose. Les Sémites sont tout à la fois les Hébreux, les Arabes, les Assyriens. Aussi, être «antisémite» devrait dire, en toute logique étymologique, être contre les Sémites. Certains juifs ne sont pas sémites, et les juifs ne représentent pas la totalité des Sémites. Ces techniques de confusion conduisent donc à des impasses de sens: des juifs pourraient-ils être anti-juifs? Que faire des Sémites qui ne seraient pas juifs, et des juifs qui ne seraient pas sémites? La spécificité de LTI est que toute tentative pour détricoter les nœuds, qui sont autant de verrous dans ces amalgames, est vouée à l'échec, car elle rencontre des collusions sémantiques, des passions déchaînées associées aux mots, des identifications émotionnelles insolubles. La langue paranoïaque a toujours pour résultat de déshumaniser une partie des êtres humains, qui deviennent sacrificables, car ils dérangent ou contredisent l'idéologie dominante par leur seule présence. Les guerres ne peuvent avoir lieu sans la séduction langagière des masses. Toute guerre est d'abord fondée sur des sophismes. «Le poison est partout. Il traîne dans cette eau qu'est la LTI, personne n'est épargné» (LTI).

LA FOI REMPLACE LA RAISON

Klemperer transcrit cette anecdote. Paula Von B., assistante d'Oskar Walzel (1864-1944), un fameux historien de la littérature allemande, lui rendit visite chez lui, et lui indiqua avoir ainsi accompli son «devoir d'Allemande». Klemperer lui demanda d'où

provenait son besoin d'ajouter cette mention «Allemande». Le dialogue qui s'ensuivit est de taille: «Vous devez comprendre que j'appartiens toute entière au Führer, mais vous ne devez pas croire que je renonce pour autant à mes sentiments d'amitié envers vous... — Et comment ces deux sentiments doivent-ils se concilier?» Dans l'impossibilité de résoudre ce conflit de loyauté, Paula pleura à gros sanglots, et refusa de répondre: l'essentiel était qu'elle fût venue lui rendre visite. Ils se quittèrent irrémédiablement brouillés. Il la revit plus tard, furieusement endoctrinée dans un ravissement fanatique pour la personnalité de Hitler. Klemperer s'interroge: Paula était raisonnable, de solide formation universitaire, honnête. Que s'était-il passé? La foi avait remplacé la raison: «Je crois en lui (Hitler)» lui avait-elle dit. Il ne faut plus comprendre, il faut croire. Il en va d'une profession de foi. Il s'agit aussi de supplanter toutes les autres formes de croyance, ou du moins de les absorber. Ainsi pourraient aujourd'hui se lire la persécution du catholicisme en France, la récupération d'une pseudo-transcendance à travers le souci du pouvoir de remplacer à sa manière les vitraux de Notre-Dame, mais aussi la fabrication de la haine des religions entre elles, pour laisser place à la nouvelle religion (et bientôt seule autorisée par le dogme): la croyance en la Science. Pour juguler l'angoisse au sein de la population, il faudra bien s'en remettre à quelque chose et se blottir dans l'idée d'une salutaire Providence. Chaque idéologie déploie son champ lexical comme un nouveau vêtement. L'utili-

sation de mots étrangers a pour vocation d'impressionner d'autant plus qu'ils sont incompris: ils déconcertent, anesthésient les sentiments et couvrent la pensée, par la multiplication des termes techniques, des slogans et des néologismes. Aucune discipline n'est épargnée. La «GPA» par exemple est une façon très édulcorée et abstraite de parler du trafic d'êtres humains. Le 1er décembre 2023, le président de la République française indique: «on investit dans le verdissement de nos industries sur le plan national ou régional». Il s'agit de «décarboner l'industrie et l'agriculture», de «décarboner tout le secteur maritime», d'une «transition vers une économie décarbonée». Les phrases sont absurdes: «On doit avoir un système qui permet d'engager tout le monde dans une stratégie.» Quelle stratégie? Il faut «intégrer dans les règles de l'OMC nos règles climatiques. Il faut les faire rentrer dans le système.» De quel «système» et de quelles règles climatiques s'agit-il? Il faut enfin «embarqu[er] tout le monde dans une politique commerciale au service de l'écologie». Des néologismes sont créés: «écologir» (fusion d'«écologie» et d'«agir»), «décarboner», avec le préfixe «dé» qui suppose un verbe «carboner», lequel n'existe pas! Dans les discours du Président, il est question de «plani-fication», de «transition», «d'inclusion» (ex.: «le troisième sommet de l'inclusion économique»), de «stratégie nationale»). La langue totalitaire doit toujours être en mouvement. Avec LTI, il faut que la

population soit tellement endoctrinée dans ses représentations par la langue que non seulement elle consente aux crimes, mais encore, qu'elle en redemande. «Le sentiment n'était pas une fin en soi, il n'était pas un objectif, il n'était qu'un moyen et un passage. Le sentiment devait supplanter la pensée, et lui-même devait céder devant un état d'hébètement, d'aboulie et d'insensibilité; où aurait-on pris sinon la masse nécessaire des bourreaux et des tortionnaires?» (LTI) En conclusion, il est indispensable de rappeler que cet empoisonnement de la langue est directement lié à la sophistication du délire paranoïaque. Klemperer l'avait intuitivement identifié, lorsqu'il parle de l'exaltation de la mégalomanie et du délire de persécution chez Hitler, en s'en référant à la psychiatrie: «je crois que c'est justement à partir d'une telle maladie que l'infection a gagné le corps du peuple allemand affaibli et psychologiquement détraqué par la Première Guerre mondiale». Cette «virulence d'une épidémie nouvelle dans une langue qui, jusqu'ici, avait été épargnée par elle» est indissociable de la langue du fanatisme dans le délire paranoïaque.

- Illustration: mise en images de LTI par Edouard Steegmann.

POUR APPROFONDIR

- Bilheran, A. *Psychopathologie de la paranoïa*, Dunod, 2e éd. 2019.
- Klemperer, V. *LTI. La langue du IIIe Reich, Carnets d'un philologue*, Albin Michel, 2023.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

La Serbie au point de bascule?

UNE RÉVOLUTION COLORÉE EN BONNE ET DUE FORME SECOUE CES DERNIERS JOURS LA VILLE DE BELGRADE. C'EST EN QUELQUE SORTE UN RETOUR AUX SOURCES, PUISQUE NOUS DEVONS AU MOUVEMENT SERBE «OTPOR» LE PREMIER GRAND RENVERSEMENT «PACIFIQUE» RÉUSSI: CELUI DE MILOŠEVIĆ EN L'AN 2000. LES MÊMES VONT-ILS RÉITÉRER LE COUP?

Avec le bombardement otanien de 1999 et les divers «œufs de Pâques» pourris largués d'Occident depuis lors, on aurait pu croire le peuple serbe vacciné contre les révolutions «citoyennes» pilotées de l'étranger et les promesses mensongères qui les motivent. Les manifestations consécutives aux élections du 17 décembre, remportées comme prévu par le parti au pouvoir d'Aleksandar Vučić, semblent indiquer que non. Les colères les plus légitimes de la population sont canalisées avec une aisance étonnante par des forces téléguidées pour qui l'intérêt du pays se confond avec celui de leurs commanditaires.

S'agit-il d'une agitation passagère ou d'une crise menaçant de faire basculer le pays dans le chaos et d'en faire, après l'Ukraine, un nouveau «fusible» de l'OTAN? Toutes les issues sont encore possibles, même si une chute de Vučić semble peu probable. Mentionnons ici deux analyses rationnelles, mais très différentes dans leurs prémisses et leurs conclusions.



Karine Béchet-Golovko, qui tient un blog vigilant sur la géopolitique et le travail des cinquièmes et sixièmes colonnes dans la société russe, qualifie ces événements de «Maïdan raté» et annonce avec soulagement que «la Serbie reste serbe». Elle souligne la collaboration des services russes à la stabilisation de la Serbie et la valeur de «repousser» de l'exemple ukrainien. C'est crédible, à condition d'admettre que le gouvernement de Serbie penche réellement, et sincèrement, du côté du BRICS plutôt que de l'UE. Son raisonnement est concis et mérite lecture.

Dragana Trifković, directrice du Centre d'études géostratégiques de Belgrade, dépeint en revanche une bataille où les lignes de front apparaissent beaucoup moins tranchées. Voici ce qu'elle dit exactement:

«LES USA PILOTENT À LA FOIS LE POUVOIR SERBE ET L'OPPOSITION»

Le 17 décembre dernier, des élections parlementaires et locales ont eu lieu en Serbie. À mon avis, l'organisation

d'élections anticipées avait pour but de légitimer les politiques du régime en place, en particulier en ce qui concerne le Kosovo-Metohija.

Permettez-moi de rappeler que le régime au pouvoir a signé l'accord de Bruxelles en 2013 et l'accord de Washington en 2020, selon lesquels la Serbie renonce pratiquement à sa souveraineté et accepte les décisions des séparatistes albanais soutenus par Washington.

Par ailleurs, en février de cette année, le plan franco-allemand visant à reconnaître la souveraineté, l'intégrité territoriale et les symboles nationaux d'un Kosovo indépendant a été adopté verbalement dans la ville d'Ohrid. Les États-Unis estiment que l'accord verbal du président serbe Aleksandar Vučić est suffisant pour légitimer un Kosovo indépendant. Dans le même temps, le président serbe répète qu'il ne reconnaîtra jamais l'indépendance du Kosovo, mais n'annule pas les accords déjà signés et les consentements verbaux.

Il est important pour les États-Unis de finaliser le projet d'indépendance du Kosovo après les élections et, à cette fin, ils coordonnent les actions du gouvernement et de l'opposition. Il convient de garder cela à l'esprit lorsque l'on évalue la situation actuelle en Serbie, où les manifestations et l'instabilité politique ne sont qu'une partie d'un plan plus vaste.

Certains signes indiquent que M. Vučić avait accepté la demande de l'ambassadeur américain en Serbie, Christopher Hill, de céder la ville de Belgrade à l'opposition pro-occidentale, mais il est clair qu'il veut garder la main sur la

capitale. Après les élections anticipées, le régime d'Aleksander Vučić a obtenu la majorité au parlement et a effectivement consolidé son pouvoir. Cela montre qu'il bénéficie toujours d'un soutien important de la part de l'Occident. D'une part, le régime serbe tente de retarder la mise en œuvre des obligations déjà signées et convenues concernant le Kosovo et, d'autre part, les États-Unis veulent mettre pleinement en œuvre le projet d'indépendance du Kosovo avant les élections américaines.

Au printemps dernier, nous avons eu des manifestations beaucoup plus importantes en Serbie, où plus de 100 000 personnes sont descendues dans la rue. Mais après que l'opposition pro-occidentale eut pris la tête des protestations, celles-ci ont été réprimées. Il convient également de noter que le mécontentement des citoyens en Serbie est une réalité, et qu'ils sont identiquement mécontents du gouvernement et de l'opposition, c'est-à-dire de l'ensemble de la scène politique en Serbie.

Il n'y a pas en fait d'alternative à la voie unique vers l'UE en Serbie, tout comme il n'y a pas de structures politiques sérieuses capables de gagner la confiance des citoyens. Pour cette raison, il est difficile de savoir jusqu'où le mécontentement croissant des citoyens nous mènera. La stabilité politique repose uniquement sur une entente du gouvernement et de l'opposition avec l'ambassadeur américain, et les intérêts des citoyens serbes n'ont rien à voir là-dedans.

- Dragana Trifković sur geostrategy.rs, 26.12.2023. Trad. SD.

TURBULENCES

ARMES · Des bombes à neutrons au Proche-Orient?

Une hypothèse provocante de Christopher Busby, mais qui mérite réflexion.

Notre ami John Helmer, dont les sources sont généralement très fiables et les analyses raisonnées, publie une étude du physicien nucléaire britannique Christopher Busby supputant l'usage, par Israël, d'une arme analogue à une bombe à neutrons. Le résumé de l'étude livre la base de ses soupçons:

«Depuis 2003, les mesures effectuées par Green Audit à Falloujah, en Irak en 2003, au Liban en 2006 et à Gaza en 2008 ont fourni des preuves sans équivoque de la présence de résidus d'uranium présentant des rapports anormaux entre les signatures isotopiques de l'uranium U-238 et de l'uranium U-235. Les résultats obtenus par des laboratoires indépendants en Europe et au Royaume-Uni, utilisant des techniques différentes, ont révélé la présence d'uranium enrichi dans des matériaux biologiques et des échantillons environnementaux, notamment dans le sol, les cratères de bombes et l'air (comme l'indique la poussière des filtres à air des véhicules). Plus récemment, les résultats de 2021 publiés dans la revue *Nature* montrent que les niveaux d'enrichissement de l'uranium dans les échantillons de fond provenant de Gaza ont augmenté de manière significative depuis 2008. L'uranium enrichi étant une substance anthropique qui n'existe pas dans la nature, la question se pose de savoir d'où il provient, dans les armes utilisées par les États-Unis (Falloujah) et Israël (Liban, Gaza). La seule réponse logique suggérée ici est qu'une arme à base d'uranium produisant de l'U-235 par activation neutronique ait été déployée. Une telle arme doit être une sorte de bombe à neutrons.»

L'introduction de l'étude livre un contexte propre à crédibiliser ce soupçon. Helmer y rappelle que l'inventeur même de

la bombe atomique en 1958, Samuel Cohen, avait élaboré pour la défense israélienne un projet de bombe à neutrons «silencieuse» et permanente, consistant à faire circuler une matière hautement radioactive sur le pourtour du territoire israélien.

«Cohen estimait qu'une mort rapide due aux radiations était plus morale qu'une mort prolongée due à des blessures causées par des munitions conventionnelles. Il rejetait également l'idée que son mur de radiation fût une arme de destruction massive (ADM) ou un crime de guerre. "La barrière de radiation est un tuyau rempli de radioactivité d'une durée contrôlée, installé sur un sol ami dans un but d'autodéfense, et dont les effets de radiation sont limités à une bande très étroite de territoire non peuplé. De toute évidence, il ne peut s'agir d'une arme de destruction massive, et une barrière de radiations pourrait être construite sans aucune violation des traités de contrôle des armes nucléaires existants ou envisagés".»

Cohen est mort, conclut Helmer, mais «ses calculs tactiques et stratégiques sont vivants; ils sont secrètement recalculés en ce moment même».

À toutes fins utiles, signalons que la revue *Jane* avait déjà rapporté en 1997 la menace israélienne de recourir à une bombe à neutrons pour «contrer» les armes de destruction massive inexistantes de Saddam Hussein. Voir: <https://msuweb.montclair.edu/~furrq/neutronbomb>

MARQUE-PAGES · La semaine du 24 au 30 décembre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Cachez-moi ces statistiques... La nouvelle a fait le tour du monde: la Suisse aurait enregistré en 2022 une augmentation de 73 % des cas de cancer traités par rapport à l'année 2020 – ceci alors que les chiffres du cancer étaient plutôt en baisse dans le

pays depuis plusieurs années. Ce constat a été fait par Konstantin Beck, économiste de la santé à l'Université de Lucerne, sur analyse des données de l'Office fédéral de la statistique (OFS) et du *Rapport sur les médicaments 2022* de la caisse maladie Helsana. Mais il y a plus curieux encore: l'OFS a «dépublié» un sondage très révélateur sur la santé des Suisses, à qui on avait demandé s'ils avaient déjà eu l'une des maladies suivantes: infarctus du myocarde, attaque cérébrale et cancer. Au vu des résultats, on commence à comprendre pourquoi les résultats de l'enquête ont été retirés:

«...en 2017, 33'339 personnes avaient déclaré avoir eu un infarctus du myocarde, 27'584 une attaque cérébrale et 116'603 un cancer. En 2022, en revanche, le nombre d'infarctus du myocarde était de 170'000, celui des attaques cérébrales de 124'515 et celui des cancers de 460'771. Il y a donc eu en 2022 une augmentation de 136'661 cas pour les infarctus du myocarde, de 96'931 pour les attaques cérébrales et de 344'166 pour les cancers.»

Nul ne connaît, bien évidemment, la cause de cette explosion alarmante de maladies graves déclarées. Peut-être le rayonnement solaire, l'hypocondrie ou les mauvaises habitudes alimentaires? Nos autorités et les médias y affidés savent, en revanche, parfaitement ce qui *ne peut en aucun cas en être la cause...*

Wokisme à l'allemande. «Cette douleur nous frappe tous», pouvait-on lire sur le monument au génocide arménien dressé sur le pont Hohenzollern à Cologne. Dès le 1er janvier, sauf coup de théâtre, la douleur en question sera anesthésiée. La ville a en effet décidé de retirer le monument sur la pression d'organisations turques. Dans un pays où la négation de l'Holocauste vous vaut de lourdes peines de prison, on imagine mal les autorités publiques traiter un génocide en fonction de l'efficacité du lobbying et non de la vérité historique. Certes, il y a davantage de Turcs que d'Arméniens à Cologne, et ils semblent plus malcommodes,

mais de là à effacer l'histoire... On conclura donc que le génocide des Arméniens n'a jamais existé. Ou alors, que l'Allemagne est descendue plus bas encore dans l'ignominie qu'on ne pouvait l'imaginer.

Sans les gants. Le ministre russe adjoint des Affaires étrangères, Serguei Riabkov, est un diplomate au long cours, aussi maîtrisé et froid que la fonction l'exige du côté de Moscou. Ces jours-ci, toutefois, ses déclarations ont fait quelques vagues. Sa longue interview accordée à Interfax au sujet des relations russo-américaines mériterait une traduction intégrale. Mais un passage en particulier apparaît lourd d'implications:

«L'équilibre précaire existant dans le dialogue américano-russe et la collaboration fragmentaire sur certains sujets extrêmement précis, cet équilibre pourrait être rompu à tout moment en raison de la désinvolture de Washington et plus particulièrement de l'administration qui y est actuellement au pouvoir. Certes, les relations diplomatiques ne sont pas en soi un totem à vénérer ou une vache sacrée, mais nous ne prendrons pas l'initiative de les rompre. Il n'est pas dans nos règles d'agir de la sorte, à cause notamment de notre compréhension du rôle central de la Russie et des États-Unis dans le maintien de la sécurité internationale et de la stabilité stratégique. Quant à l'élément déclencheur d'une éventuelle confrontation avec possibilité de rupture des relations, il pourrait s'agir de la confiscation d'actifs, d'une nouvelle escalade militaire et de bien d'autres choses encore. Je ne me lancerai pas ici dans des prévisions négatives. Je dis tout cela pour qu'il soit clair que nous sommes prêts à faire face à l'importe quel scénario et que les États-Unis ne devraient pas avoir l'illusion, s'ils en ont une, que la Russie s'accroche bec et ongles aux relations diplomatiques avec ce pays.»

Pour la première fois, donc, la Russie officielle envisage sans trop d'anxiété la rupture totale des relations avec Washington en nommant les déclencheurs potentiels d'une sérieuse aggravation des hostilités.

Or la confiscation des 300 milliards d'actifs russes en Occident se discute en ce moment même, l'escalade militaire semble inévitable avec l'entrée en jeu des F-16 et «bien d'autres choses encore» mijotent en ce moment même entre Belgrade, la Syrie et le Yémen. La soupape de l'autocuiseur paraît grippée. Mais y a-t-il quelqu'un pour l'entendre, à Washington DC?

Imperméable... à la raison. Quel supplément êtes-vous prêts à payer pour le célèbre losange noir cousu sur votre veste? L'invention accidentelle de M. Gore alors qu'il manipulait du téflon l'a rendu multimilliardaire — et établi un monopole de fait sur le marché des vêtements «respirants». Le Gore-Tex® serait un tissu qui, tout à la fois, bloque l'eau et laisse passer l'air, cela ressemble à une chimère, non?

Eh bien, oui: c'en est bien une! Cette vidéo didactique (hélas en américain...) montre que le Gore-Tex® n'est pas respirant en conditions de vie réelle, ni ne peut l'être. Et aussi, tant qu'à faire, qu'il n'est pas si imperméable que ça. En fin de compte, conclut le jeune testeur, on est mieux protégé avec un sac

poubelle sur un simple pullover. Ou avec d'autres membranes, moins prestigieuses, mais que la marque «de référence» s'empresse aussitôt d'étouffer commercialement. En dix minutes à peine, un joli démontage d'une «entourloupe de marketing» exemplaire.

De l'air. Ultime recommandation de l'année: cet ample entretien avec Philippe Guillemant sur la chaîne Antithèse. Le physicien y explique paisiblement ses découvertes sur l'intelligence artificielle et ses limites, sur le rôle, le *lieu* et les conditions d'apparition de la conscience dans l'être humain, sur sa résistance à la dystopie covidienne, sur le discrédit de la science et d'une «communauté scientifique» devenue lobby ou parti politique... et, surtout, sur sa conception originale du temps, du statut de l'avenir et de la manière dont, par notre conscience justement, nous le «choisissons». L'étonnante ouverture d'esprit de Guillemant exaspère les scientistes, mais son humaine sagesse parle à tous. De quoi clore 2023 sur une note d'espérance.

Pain de méninges

LA SOURCE INTARISSABLE

Pas de nonchalance dans l'action; pas de trouble dans la causerie; pas de perplexité dans les idées; dans l'âme, ni contrainte, ni dispersion; et dans la vie, point d'affaires absorbantes. Ils te tuent, ils partagent les victimes, ils lancent des imprécations. Eh bien, est-ce que cela empêche l'âme de rester pure, sage, tempérante, juste? C'est comme si quelqu'un, debout auprès d'une source claire et savoureuse, blasphémait contre elle: son eau cesse-t-elle de jaillir pour éteindre notre soif? Qu'on y jette de la boue, du fumier, elle le dissoudra vite, elle le lavera, elle n'en sera aucunement souillée. Comment donc avoir en toi une source intarissable? En te réfugiant à toute heure dans une âme affranchie des passions, dans une âme indulgente, simple et modeste.

— Marc Aurèle, *Pensées*, Livre VIII, 51.

PRIÈRE D'ABANDON

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

